

entouré de gratitude et de vénération, n'eût jamais existé tel que l'imaginait son orgueil filial ; non, l'égarément, la défaillance, le vertige, avaient dû le prendre au dernier moment. C'était un accès de folie (son suicide en était la preuve), survenu peut-être à la suite d'autres catastrophes qui, en Allemagne, en Angleterre, avaient ébranlé le marché financier, et dont cette ruine n'était que le contre-coup. Vivant, il aurait su se disculper, il se serait tourné bravement contre la meute de calomnieux qui le poursuivait et l'eût tenue en échec. Mais le silence qui accueillit toutes ces suppositions, lorsqu'il les hasarda auprès de ceux qui avaient été les plus intimes amis de son père, lui fit comprendre leur puérité. Tous regardaient, au contraire, l'acte définitif du suicide comme un aveu. Des détournements, des manœuvres frauduleuses qui dataient de loin étaient découvertes ; il y avait eu recours pour telles œuvres de corruption dans lesquelles plusieurs hommes politiques en évidence se trouvaient compromis. Certes, ce grand sceptique avait eu ses raisons pour mépriser l'humanité, pour la croire tout entière à vendre, mais lui-même devait périr emporté par le flot d'opprobre et de vénalité qu'il avait si souvent soulevé au gré de ses intérêts.

Il n'y avait qu'une voix pour condamner Anselme Holder ; en revanche, tout le monde avait pitié de son fils. On plaignait ce beau garçon, si peu fait pour l'adversité, brillant cavalier, incomparable meneur de cotillons, dont la rayonnante jeunesse avait traversé joyeusement tant de fêtes et qui avait fait des sports, des talents d'agrément, son métier unique ; on le plaignait d'être ruiné à la veille d'épouser une fille charmante, ruiné de fond en comble, et retranché du monde des honnêtes gens, car, de longtemps il serait impossible de recevoir dans un salon le fils d'Anselme Holder. Tout le premier, sans doute, il tiendrait à disparaître, à se faire oublier... Les expressions de stérile sympathie ne manquèrent pas à cet

enfant gâté de la fortune, si brusquement précipité au plus profond et au plus bas, lui qui, jusque-là, ne s'était jamais mesuré avec aucune réalité un peu dure.

De ces sympathies, les plus vives et les plus empressées vinrent naturellement de la famille d'Angenne. Ces dames étaient encore à la Fresnaie quand éclata la bombe, avec un fracas dont la baronne fut instruite par une lettre de son mari, avant même d'avoir vu le nom qu'avait dû porter sa fille mis au pilori dans les journaux.

— "Quand je pense, ma chère amie, écrivait M. d'Angenne, que, sans vous, sans les accidents de santé qui vous ont fait à regret retarder ce mariage, notre enfant serait entraînée aujourd'hui dans un pareil désastre, je remercie le Ciel d'avoir suscité les obstacles dont nous nous affligions."

— Et mon mariage ! Que devient mon mariage ? s'écria Colette en sanglotant.

Elle s'évanouit presque dans les bras de Françoise, qui, sans prononcer un mot, avait été seule à comprendre. Dépouillé de tout, Max se serait encore résigné s'il eût pu garder intact un souvenir, et il ne le pouvait pas. Ce qu'il devait pleurer, avec des larmes d'enfant ou de femme, c'était la déchéance irréparable de son idole tombée dans la boue. Et l'humble amie à laquelle il ne songeait guère en ces heures tragiques pleura silencieusement avec lui.

— Il faut que je le voie, répétait Colette éperdue. Il a besoin de moi, il doit me demander. Pourquoi ne vient-il pas ? Je veux le voir !

Mais c'est ce que n'entendait pas madame d'Angenne. Sans contrarier ouvertement le désir de sa fille, elle lui dit avec une douceur persuasive :

— Ton père est à Paris, il le verra d'abord.

En effet, le baron fut du petit nombre de ceux qui assistèrent aux obsèques presque clandestines du suicidé. Anselme Holder s'était tué dans un pavillon de chasse qu'il possédait près de Senlis. Le curé, se rap-

pelant les charités auxquelles il l'avait toujours trouvé prêt, et par pitié pour Max qu'il affectionnait depuis son enfance, avait voulu croire à un cas de fièvre chaude, et s'était hâté de donner au cadavre une bénédiction qui eût pu être discutée. Ce fut dans le presbytère, où Max, ne se reconnaissant plus aucun droit à rien de ce que possédait son père, recevait l'hospitalité, que M. d'Angenne alla, aussitôt après la rapide cérémonie, rejoindre le fiancé de sa fille. Sans parler, il lui ouvrit les bras, et le jeune homme s'y jeta en sanglotant. Depuis des mois il avait pris l'habitude de considérer comme sienne la famille d'Angenne, et il attendait d'elle la seule consolation qui pût lui venir, sans savoir au juste laquelle. Montrant une pile de journaux qu'il avait froissés, déchirés dans sa rage :

— Comment leur répondre ? sanglota-t-il comment le défendre ?

— N'essayez pas, mon pauvre enfant, dit le baron, avec une compassion sincère, bien que sa pensée fût pleine des plus cruels projets. Mais il savait soigner les transitions, et, d'ailleurs, l'âme humaine s'ouvre quand il le faut à des sentiments contradictoires.

Patiemment il écouta les divagations de Max : jamais son père n'avait montré plus de sérénité que les derniers jours. Lui qui d'habitude parlait si peu de ses affaires, il l'avait entretenu d'entreprises magnifiques sur lesquelles il comptait. Comment admettre...

— Habitué à vaincre, il a dû croire jusqu'à la fin à un brusque retour de la fortune, dit M. d'Angenne, qui pensait à part lui : "Il aura voulu donner le change." Mais, mon cher Max, ne songez plus qu'aux devoirs qu'il vous reste à remplir. Les avez-vous déjà considérés ? Que comptez-vous faire ?

Max haussa les épaules d'un geste indécis :

— Tout abandonner, cela va sans dire... Cette richesse qu'il poursuivait pour moi m'est odieuse.

M. d'Angenne eut un signe de tête approbateur :